

---

Marion COLAS-BLAISE, Laurent PERRIN, Gian Maria  
TORE, dirs, *L'Énonciation aujourd'hui. Un concept clé  
des sciences du langage*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique et sociolinguistique, 2016, 450  
pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11692>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11692](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11692)

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 441-443

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Marion COLAS-BLAISE, Laurent PERRIN, Gian Maria TORE, dirs, *L'Énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11692> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11692>

---

Tous droits réservés

ce niveau, l'ouvrage constitue une forme de bilan, un état des lieux de ce que peuvent produire les travaux issus de cette obédience sémiotique et dont on connaît les succès dans son application aux questions communicationnelles mêlées aux enjeux organisationnels, marketing, etc. Les directeurs de l'ouvrage l'assument sans ambages dans l'introduction de la deuxième partie : « S'il est un espace où la sémiotique est attendue, dans sa forme opérative et sa force opérationnelle, c'est bien le monde marchand » (p. 252).

L'introduction du texte d'Emmanuel Souchier et Adeline Wrona synthétise justement l'héritage sémiotique dominant dans l'ouvrage : « Il s'agit d'analyser la dimension textuelle des phénomènes de communication. L'approche épistémologique ici mise en œuvre consiste à travailler sur la relation qu'entretiennent "pensée du texte" et "pensée de la communication". Une relation qui tire parti des apports de la théorie du texte hérités de la linguistique, de la littérature ou de la sémiologie et les conjugue à une préoccupation communicationnelle tenant compte tout à la fois de la forme des échanges, de la dimension contextuelle du processus de production ou de la prise en compte des techniques d'écriture et de lecture, notamment » (pp. 173, 174). Le reste de cette contribution fonctionne sur un mode très pédagogique et se présente presque comme un véritable mode d'emploi que tout à chacun pourra mobiliser à profit (« Qu'est-ce que le texte ? Partons de la définition suivante : il s'agit d'une configuration signifiante d'objets sémiotiques inscrite sur un support matériel et prise dans un contexte de communication », p. 174). On trouve aussi, dans le texte d'Yves Jeanneret sur les guides de voyage, une démarche *by the book* rondement menée qui mobilise ces grands paradigmes sémiotiques. Remarquable également est le travail de Jean-Jacques Boutaud sur « L'outil et l'éthos » (pp. 15-44), qui propose un tour d'horizon du champ, du point de vue bibliographique et épistémologique, mais surtout institutionnel (organisations, unités de recherche, unités de formations, relations avec le monde de l'entreprise). La démarche est originale et féconde, à reproduire sur d'autres sujets. L'histoire ainsi retracée met en évidence les mécanismes qui ont prévalu dans les points de cristallisation, des Panzani de Roland Barthes à Jean-Marie Floch en passant par Algirdas Julien Greimas.

C'est peut-être la seule vraie critique que l'on pourrait faire à l'ouvrage : ne pas, *in fine*, proposer un plus large spectre sémiotique. Pourtant l'avant-propos le laissait espérer : « Il [le sémioticien] faut le suivre et le comprendre, alors que les concepts pleuvent et que les

schémas se compliquent, entre les binaires (saussuriens) et les triadiques (peirciens), les pensifs (versant cognitif) et les tensifs (post-greimassiens) » p. 5), ou plus loin « sans prétendre à l'exhaustivité des modèles, tant s'en faut, cet ouvrage entend accueillir différentes sensibilités sémiotiques, liées à différentes Écoles ou méthodes, ou libérées de ces modèles » (p. 7). Les auteure.s ont d'ailleurs un regard acéré sur la discipline : « Historiquement, le fait que la sémiotique, alors nommée sémiologie, se soit d'abord tournée vers les sciences du langage lui a donné, dans un premier temps, des bases théoriques solides tout en l'éloignant de la communication car cela réduisait ses compétences à des opérations linguistiques et immanentes. Cependant, les prises en compte successives des apports de la pragmatique, de l'analyse du discours, des théories de l'énonciation et des approches sociologiques ont rapproché objectivement la sémiotique de la communication » (p. 9). Cependant, mis à part quelques cas – comme le texte d'Andrea Catellani qui propose une sémiotique « ouverte » où les textes ne sont pas considérés comme des structures autonomes et où le lecteur est considéré comme ré-énonciateur (p. 192) –, force est de constater que l'immanence greimassienne, toute teintée de « pragmatique » – contextualisation serait plus juste – qu'elle puisse se présenter, reste l'aune absolue dans la sémiotique française, sinon francophone européenne. On peut être surpris et un peu déçu, devant un ouvrage d'une telle qualité et d'une telle ambition, que « l'autre jambe » mondiale de la sémiotique soit autant absente, à savoir l'œuvre de Charles S. Peirce. Parler d'indice, de pragmatique, de sémiotique (!), sans mobiliser ou simplement mentionner l'auteur qui a inventé et théorisé ces termes, montre à quel point la sphère de l'École de Paris maintient jusqu'à aujourd'hui une forme de pré-carré disciplinaire quasi étanche. Ce qui témoigne indéniablement de sa puissance – autant heuristique qu'institutionnelle –, le présent ouvrage faisant (profession de) foi.

Julien Péquignot

*Elliadd, université de Franche-Comté, F-25000  
Julien.pequignot@gmail.com*

Marion COLAS-BLAISE, Laurent PERRIN, Gian Maria TORE, dirs, *L'Énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*

Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique et sociolinguistique, 2016, 450 pages

L'important volume ici présenté offre un superbe panorama de la diversité des approches qui peuvent se dissimuler sous l'apparente unité d'une identité notionnelle. Et c'est bien là, sans doute, l'expression la

plus explicite du tourment épistémique connu depuis le début des années 70, et signalé par le passage de la *linguistique aux sciences du langage*. Les coordinateurs ont pris soin de demander de préciser leur conception de l'énonciation à vingt-cinq contributeurs issus de champs de recherche assez différents. Les coordinateurs reconnaissent d'ailleurs bien volontiers cette ambition « encyclopédique » (p. 9). Et le résultat ne déçoit aucunement en montrant combien peuvent exister de perceptions et conceptions différentes de cet objet, et comment cette notion peut trouver à être accommodée aux différents objets pour lesquelles elle est convoquée. On comprend alors le sens à donner à « concept clé » sous l'hypothèque d'un toujours possible détournement vers une sorte de « passe partout » donnant indéfiniment accès à des portes ouvrant sur le vide... Danger vertigineux auquel, heureusement, les contributeurs ont pour la plupart eu le soin et le bonheur d'échapper. Le texte liminaire de Marion Colas-Blaise, « Entrer dans l'énonciation : un parcours de lecture » (pp. 11-31), constitue une excellente introduction à la lecture des contributions qui suivent, en fournissant onze topiques synthétisant l'apport à première vue très éclaté de ces diverses études. *Du déictique à l'indexant non linguistique* (p. 11) permet de regrouper autour de la question du rôle énonciatif de *Je* et de *Tu*, et donc subsidiairement de *Il*, les approches diversifiées de Georges Kleiber (pp. 33-50), Jean-Marie Klinckenberg (pp. 51-68), Jean-Pierre Desclés (pp. 69-88), Dominique Ducard (pp. 151-166), Dominique Mangueneau (pp. 215-226), Maria Giulia Dondero (pp. 241-258), Laurent Jenny (pp. 259-266), Jean-Claude Coquet (pp. 295-302) et de Jacques Cosnier (pp. 303-314).

Cet ensemble de contributions interroge évidemment les travaux fondateurs d'Émile Benveniste, et les réflexions subséquentes d'Antoine Culioli. Peut-être les auteurs auraient-ils pu aussi faire référence aux études d'André Joly (« Éléments pour une théorie générale de la personne », *Faits de Langues*, 3, 1994, pp. 45-54). Dans *l'inscription de la subjectivité, la modalité et le modalisateur* (p. 13), Marion Blaise-Colas regroupe les approches traitant principalement de la subjectivité et de ses leures dans la perspective instituée par Émile Benveniste. Catherine Kerbrat-Orecchioni (pp. 341-360) revient sur ces difficultés d'appréhension en traitant de l'usage des axiologiques intrinsèques ou occasionnels. André Petitjean (pp. 167-178) en saisit la complexité dans les termes d'adresses du genre dramatique. Michèle Monte (pp. 179-200) élargit la notion d'énonciation dans les textes poétiques contemporains et promeut une conception de l'éthos du sujet distincte de celle du style de l'œuvre.

Jacques Bres (pp. 119-134) et Alain Rabatel (pp. 135-150) confrontent leurs conceptions de l'interaction dans l'approche dialogiste de l'énoncé. Revenant sur l'opposition du *modus* et du *dictum* qu'instituait Charles Bally, Robert Vion (pp. 89-104) introduit une juste et féconde distinction entre la *modalité* et le *modalisateur*. Dans une perspective diachronique et de grammaire historique, Bernard Combettes (pp. 105-118) montre comment l'appareil formel de l'énonciation, selon Émile Benveniste, peut contribuer à éclairer l'évolution des formes grammaticales et de leurs valeurs sémantiques. Anna Jaubert rapprochant les aspects énonciativo-pragmatiques de la question du style (pp. 201-214) rappelle sagement que « l'énonciation conditionne la physionomie des genres de discours » (p. 213). Pour sa part, Catherine Détrie (pp. 283-294), insistant naturellement sur les aspects praxématiques de l'énonciation, montre comment et pourquoi « parler (ou écrire), ce n'est pas transférer des informations, c'est façonner le monde et le pouvoir de sens, en lien avec ses praxis, personnelles et sociales » (p. 293). D'un point de vue plus spécifiquement sémiotique, Denis Bertrand (pp. 421-430) argumente en faveur d'une générativité de l'énonciation articulant en perspective le point de vue et la focalisation.

En élargissant le spectre des objets étudiés, plusieurs contributions s'attachent à l'image. Maria Giulia Dondero (pp. 241-258) interroge la plausibilité et la possibilité de la transposition de l'appareil formel de l'énonciation au texte visuel, tandis qu'Anne Beyaert-Geslin (pp. 267-281) analyse la prise de position subjective d'artistes photographes tels que Walker Evans, Michael Mandiberg ou Sherrie Levine. Laurent Jenny (pp. 259-266) pose encore plus directement la question d'une « énonciation photographique », c'est-à-dire des formes de figuration de la subjectivité dans une photo, et y répond en montrant que la photographie, peut-être en raison même de sa dénomination faisant référence à une écriture, « constitue un miroir grossissant et inverse de l'énonciation discursive » (p. 266). Marion Colas-Blaise termine son survol en rassemblant très justement autour de quatre chercheurs les trois thématiques qui ont peu à peu émergé dans l'organisation du volume : perception, énonciation, socialité. C'est en philosophe que Jean-François Bordron envisage l'acte d'énonciation à la base d'une image (pp. 227-240), et distingue dans cet acte quatre registres : l'instauration, l'effectuation, la monstration et les diathèses, tout en soulignant bien que l'acte en lui-même est global et que ces registres ne sont là qu'à des fins de compréhension de son mécanisme. Dans « Les espaces de l'énonciation sous la sollicitation

de leurs vides : le discours comme optimisateur de l'expérience » (pp. 395-420), Pierluigi Basso Fossali revient sur la question de l'(inter) subjectivité dans un cadre strictement sémiotique et souligne de manière quelque peu abrupte mais assez convaincante, comme il en est fait l'expérience ici ainsi que la plupart du temps hélas, que « la communication n'est finalement qu'un déplacement continu de vides » (p. 419). La disparition de Pierre Cadiot en 2013, nous a privés d'un chercheur qui avait beaucoup fait évoluer la théorie des formes sémantiques. Antonino Bondi (pp. 381-394) montre, dans cette perspective, la très grande relation de l'altérité de la parole à la socialité du sens en associant dans sa réflexion Mikhaïl Bakhtine, Émile Benveniste et Giorgio Agambem. Georges-Élia Sarfati (pp. 361-380), en phénoménologue et praxématicien, analyse le surgissement du sujet dans l'interaction de la langue et des institutions de sens préalable à sa subjectivation.

Ce rapide panorama permet d'embrasser la diversité des perspectives choisies par les contributeurs, une diversité qui témoigne de l'actualité de la notion d'énonciation et du caractère protéiforme qu'elle revêt selon les recherches pour lesquelles elle est convoquée, en son sens propre, ou, parfois, dans un détournement de celui-ci heuristiquement assumé. C'est ainsi que cette conception élargie de la notion permet d'aborder des champs de réflexion aussi divers que le dédoublement énonciatif, la métadiscursivité et la réflexivité (Jacques Brès, Alain Rabatel, Dominique Ducard, Jean-François Bordron, Maria Giulia Dondero). Mais aussi la polyphonie et le dialogisme (Robert Vion, Michèle Monte, Dominique Maingueneau, Jean-Marie Klinkenberg, Lorenza Mondada, Catherine Kerbrat-Orecchioni, Jacques Cosnier). On aura garde de ne pas oublier non plus les aspects de prise en charge des instances d'énonciation (Dominique Maingueneau, Jean-Pierre Desclés, Denis Bertrand, Jean-Claude Coquet), de même que l'ancrage sensible et la corporalité (p. 21) – à moins que ce ne soit pour nous, sujet d'interrogation et de discussion, la *corporéité* – du sujet (Alain Rabatel, Dominique Ducard, Jean-Marie Klinkenberg, Pierluigi Basso Fossali, Antonino Bondi). Tout un ensemble de questionnements tourne également autour du personnel et de l'impersonnel de l'énonciation (Georges Kleiber, Laurent Jenny, Georges-Élia Sarfati, Catherine Détrie, Anne Beyaert-Geslin) et du passage du genre à la norme (André Petitjean, Anna Jaubert). Ce qui met en évidence la difficulté dès lors qu'on prend en considération l'environnement et la pratique des objets auxquels elle est appliquée (Dominique Maingueneau, Maria Giulia Dondero, Anne Beyaert-Geslin). Et c'est donc bien là à tout un

foisonnement de perceptions et de conceptions que le lecteur de ce volume est confronté, mais qui témoigne à juste titre, comme le souligne Marion Colas-Blaise de la force et de la prégnance des dynamiques énonciatives (p. 27). Que l'on ressorte de la lecture de ce volume avec quelque vertige épistémologique, cela se conçoit, mais comme le note Pierluigi Basso Fossali (p. 419), le vertige n'est-il pas le propre de la sémiotique ? En dépit de l'absence regrettable d'une contribution de Jacques Fontanille, heureusement souvent cité dans ces pages, le meilleur moyen de conjurer ce vertige reste alors le lumineux *Post-scriptum* de Gian Maria Tore (pp. 433-450) qui permet de dénouer l'aporie de la conversion des formes de langage en valeurs en restituant à l'énonciation sa capacité à – incessamment – « problématiser ses propres aspects » (p. 446). Devant ces abysses conceptuels, la mise en abyme de la réflexion impose dès lors aux sciences du langage de ne plus concevoir aujourd'hui l'énonciation comme un moyen et une fin. Et l'on ne peut que souscrire à l'idée brillamment exprimée par l'auteur : « L'"énonciation" aujourd'hui peut nous apprendre que la source, l'"origine", ce n'est pas le sujet ou la société, ni même la langue ; c'est plutôt la production de sens, ouverte et incessante, les jeux de langages et les outils sémiotiques constamment en œuvre et en refonte, dont "sujets", "société", "langue", ne sont que des images arrêtées et partielles. Ou des garde-fous, à la marge et pas toujours nécessaires, des chemins du sens » (p. 450). Une manière en somme de ré-articuler, sinon réconcilier, sémantique et sémiotique.

Chaque contribution de ce volume est étayée d'une abondante et pertinente bibliographie. Un index des notions-clés rapportées à chacun des auteurs du volume permet très intelligemment et utilement d'esquisser la réticularité dans laquelle est pris ici le concept d'énonciation. Ajoutons à cela une réalisation très soignée (à part une coquille, peut-être qui transforme plaisamment un instant Anna en Anne Jaubert, p. 25), et louons donc la brillante pertinence avec laquelle Marion Colas-Blaise et ses collaborateurs nous offrent une vision non seulement panoramique mais également « encyclopédique » (p. 10, et ce n'est pas là son moindre mérite) d'un champ de recherches ayant suscité dans les sciences du langage, et autour d'elles, tant d'interrogations variées mais également fécondes.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges

[jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr](mailto:jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr)